

## 1

Cela n'augurait jamais rien de bon lorsque le capitaine convoquait Frankie Hartigan dans son bureau encombré au fond de la caserne et refermait la porte derrière lui.

Frankie se repassa mentalement les derniers appels. Ça concernait sûrement le connard à la Jaguar. Un entrepôt sur les quais avait pris feu, et cet abruti s'était garé juste devant la bouche à incendie. Ils n'avaient pas eu d'autres choix que de fracasser une des vitres de sa voiture pour y faire passer la lance. Cet enclulé de nanti en avait fait toute une histoire jusqu'à ce que Frankie se pointe et, en le toisant du haut de son mètre quatre-vingt-dix-huit, lui demande s'il y avait un problème. Apparemment, non. Quelle surprise !

— Assieds-toi, Hartigan, ordonna le capitaine en s'installant derrière son bureau, qui disparaissait sous la paperasse, les manuels et – d'après la rumeur – un ordinateur sur lequel aucune main humaine ne s'était jamais posée.

Frankie jeta un coup d'œil autour de lui. Le bureau du capitaine O'Neil était toujours en désordre mais ce jour-là c'était pire que d'habitude. Il y avait de tout partout. Les deux chaises face au bureau étaient envahies de cartons à moitié vides, de vieux dossiers étaient entassés sur plus d'un mètre contre un mur, et le trophée chéri remporté l'année précédente lors du match de hockey caritatif contre les flics trônait dessus, bien en vue. Frankie n'aurait pas pu s'asseoir, même s'il l'avait voulu. Il fit donc ce qu'il faisait toujours quand il s'apprêtait à se faire remonter les bretelles : il resta debout.

— Je suis bien comme ça.

Le capitaine prit place dans son fauteuil et considéra Frankie

sous ses sourcils gris tellement broussailleux qu'ils semblaient sur le point de s'envoler.

— Y a-t-il quelque chose dont tu voudrais me parler avant que je commence, Hartigan ?

Frankie se remémora de nouveau les derniers appels et ne trouva qu'une chose à répondre : il s'était comporté comme un ange ces derniers temps. Il avait trente-trois ans et s'adouçissait avec l'âge.

— C'est à cause du connard et de sa Jaguar ?

— Oh ! celui qui joue au golf avec le maire ? Celui qui a besoin de deux vitres de voiture neuves et d'un bon nettoyage ?

O'Neil lui lança un regard noir qui dura trente secondes.

— Ce petit con n'a eu que ce qu'il méritait, et c'est ce que j'ai répondu au préfet quand il m'a engueulé au téléphone.

— Je ne vois rien d'autre.

Et s'il ne s'agissait pas de ça, alors pourquoi diable avait-il été convoqué dans le bureau du chef de la caserne n° 6 de Waterbury ?

— Bien, gloussa O'Neil. Quand on commence comme ça, on ne sait jamais quels aveux on va récolter.

— Vous êtes impayable, Capitaine.

— J'ai beau être un vieux fossile, je suis toujours là et j'entends bien y rester, même si on m'oblige à archiver ou à jeter la plupart de ces trucs.

Il agita une main énorme en direction du bazar.

Frankie regarda autour de lui.

— J'ai bien remarqué que c'était pire que d'habitude.

— Tu ne verras plus ce bordel.

Frankie reporta son attention sur son chef, toujours assis derrière le bureau.

— Vous partez quelque part ?

— Non.

Le visage du capitaine se rembrunit.

— Mais toi, oui.

Pendant une fraction de seconde, Frankie regretta de ne pas avoir

accepté le siège que le capitaine lui avait proposé. Puis le grésillement familier du tempérament irlandais obstiné des Hartigan crépita en lui.

Il croisa les bras et lança un regard dur au capitaine.

— Vous vous foutez de moi ?

— Pas du tout. Grâce à mon ménage de printemps, je me suis rendu compte que tu n'avais pas pris de vacances depuis une éternité – ce qui est contraire au règlement. Je ne comprends pas comment les RH ne sont pas encore tombées sur ton large dos d'Irlandais. Le département est au taquet en ce qui concerne le bien-être des troupes, ce qui veut dire que tu dois prendre tes congés pour te ressourcer.

Frankie leva les bras au ciel, furieux. Il aurait bien aimé que le bureau du capitaine soit plus grand afin de pouvoir faire les cent pas. L'idée de « se ressourcer » lui faisait l'effet d'un pet dans un magasin de fleurs.

— C'est des conneries, tout ça.

— Je suis d'accord, mais tu as trois semaines à prendre et tu vas les prendre tout de suite.

Le capitaine fouilla sur son bureau et finit par lui tendre une feuille.

— Voici l'ordre d'en haut.

Frankie considéra la lettre comme si c'était une bière tiède et éventée pendant une chaude journée du mois d'août. Ou une condamnation à mort.

— Ça craint.

Il allait crever d'ennui à rester assis sur son cul pendant trois semaines. Il en était déjà au point où il préférerait faire des heures sup pour éviter de passer trop de temps dans la baraque qu'il partageait avec son frère jumeau, Finian, et faire les mêmes trucs depuis qu'ils avaient acheté cette maison dix ans plus tôt. Il n'avait pas besoin d'argent – même si, comme tout le monde, il avait trop de factures à payer –, mais la caserne était tout pour lui. L'adrénaline. La camaraderie. Sauver des vies. Il était taillé pour ça.

— Qu'est-ce que je suis censé foutre pendant trois semaines ?

Le capitaine haussa les épaules.

— Bourre-toi la gueule. Baise. Trouve-toi un hobby. Je n'en ai

rien à cirer. Je te demande juste de dégager de mon bureau et de m'épargner la vision de ta gueule pleine de taches de rousseur pendant trois semaines, Hartigan.

Pour une fois dans sa vie, Frankie était sans voix. Il se contenta de hausser les sourcils, abasourdi. Il ne pouvait penser à rien d'autre qu'aux terribles semaines qui l'attendaient et pendant lesquelles il allait devoir apprendre l'origami, la confection sous-marine de paniers ou une connerie du genre juste pour éviter de devenir dingue.

Hors de question.

*Marino* n'était ni un rade minable ni un bar de bikers hors la loi ni le genre d'endroit où, en voyant entrer Frankie, tous les clients miteux cessaient ce qu'ils étaient en train de faire pour imaginer la meilleure manière de disposer de son corps. Des cafés de ce genre auraient été plus accueillants. Parce que *Marino* était un bar de flics.

Et qu'irait faire un pompier qui se respecte dans un lieu aussi mal famé ? Voir son pauvre petit frère perdu. Ford était l'un des meilleurs policiers de Waterbury et il possédait une plaque d'inspecteur ainsi que la détestable habitude de suivre les ordres à la lettre. Mais il était libre ce soir-là et il était tout disposé à accompagner Frankie qui avait décidé de cocher les cases de la liste du capitaine – en commençant par la partie alcoolisée.

— Non mais tu te rends compte ? demanda Frankie en buvant une gorgée de sa première pression. Trois semaines.

Ford détourna le regard du jeu de fléchettes fixé au fond du bar assez longtemps pour lever les yeux au ciel.

— Si tu avais pris tes congés tous les ans comme tu es censé le faire, ça ne serait pas arrivé.

Frankie brandit son majeur dans sa direction.

— Non seulement je suis obligé de noyer mon chagrin dans ce putain de bar, mais en plus tu vas me la jouer « je te l'avais dit » ?

— À quoi servent les petits frères, sinon ?

— J'aurais mieux fait d'appeler Finn.

Son jumeau, plus jeune de six minutes et quarante-deux secondes, comme leur mère aimait à le rappeler tous les ans, aurait compati comme il se devait. Et dans un vrai bar.

— Finn est à Las Vegas parce que – Ford lui adressa un sourire moqueur qui lui donnait l’air espiègle de tous les Hartigan – attends. . .

Il s’interrompt, leva l’index et avala une gorgée de bière, ravi de son petit effet.

— Parce qu’il a pris ses congés, lui.

— Je suis certain qu’on t’a échangé à la naissance, maugréa Frankie. Il y a un vrai Hartigan quelque part qui ne bande pas en suivant une procédure.

— Tu as déjà un frère et quatre sœurs qui font n’importe quoi. Je restaure l’équilibre dans la Force.

C’était probablement vrai. Ils étaient sept frères et sœurs – tous sous la férule de Frank senior et de Katie. Frankie et son frère jumeau, Finn, avaient suivi les traces de leur père en embrassant la carrière de pompier. Les triplés, Fiona, Ford et Faith avaient emprunté d’autres chemins : ses sœurs étaient enseignantes, et Ford avait basculé du côté obscur en entrant dans la police de Waterbury. Comment une chouette fille comme Gina avait-elle pu lui pardonner cette erreur fatale et tomber amoureuse de lui ? Ça dépassait l’entendement. Venait ensuite Fallon, infirmière casse-couilles qui mettait à profit les talents de soigneuse et de bagarreuse acquis en grandissant dans une famille de classe moyenne turbulente pour ne pas se laisser marcher sur les pieds par les voyous qui franchissaient la porte des urgences où elle travaillait. Et, enfin, il y avait la petite dernière, Felicia, un tout petit modèle de Hartigan – enfin, presque de Carlyle à présent – qui vivait de l’autre côté du fleuve avec son fiancé millionnaire et étudiait les fourmis. La blague familiale prétendait que les Hartigan appartenaient aux trois catégories d’Irlandais : les roux, les bruns et ceux-dont-les-ancêtres-à-tête-de-cochon-avaient-été-virés-d’Irlande-parce-qu’ils-étaient-des-rebelles. Cette plaisanterie était d’autant plus drôle qu’elle était vraie.

— Et si au lieu de te lamenter d’être payé à ne rien faire pendant

trois semaines tu te rendais utile ? Tu pourrais trouver quoi offrir aux parents pour leur anniversaire de mariage, par exemple. On est tous d'accord pour se cotiser et mettre le paquet.

L'idée de départ était de leur payer une semaine à Paris jusqu'à ce que leur père déclare que si leur mère l'obligeait encore à bouffer des escargots et du foie gras dans un restaurant français guindé, il préférerait se laisser mourir de faim. Les Hartigan étaient connus pour leur côté *drama queen*.

— Avec ces trois semaines devant toi, tu es l'homme idéal pour ce job, Junior, poursuit Ford en utilisant le surnom que Frankie détestait.

— Eh, Hartigan, c'est ton tour, brailla quelqu'un à côté du jeu de fléchettes, ce qui épargna à Frankie de devoir frapper son frère sur le crâne pour l'avoir appelé ainsi.

Sachant qu'il l'avait échappé belle, Ford brandit son verre avant de se diriger tranquillement vers le fond en abandonnant Frankie en territoire ennemi. Les flics et les pompiers de Waterbury n'étaient pas vraiment à couteaux tirés, mais il y avait une saine rivalité de longue date entre eux, et ils avaient tendance à ne pas se mélanger – sauf lors du match amical annuel de hockey pendant lequel ils se foutaient des raclées avec enthousiasme entre deux buts.

Le bar était devenu beaucoup plus sympa quand Bobby Marino, qui avait déjà soixante-seize ans, avait donné les rênes du service à Shannon Kominsky. Elle était grande, elle avait un corps de rêve et le genre de peau brune qui, il le savait d'expérience, était douce comme tout. Et surtout, elle illuminait le comptoir.

Frankie connaissait Shannon depuis des années ; ils avaient couché ensemble une fois et s'étaient séparés détendus et heureux. S'il s'y prenait correctement, ils pourraient réitérer la chose le soir même, avec à la clé des orgasmes et les cookies au chocolat post-sexo de Shannon. Après l'amour, certaines femmes aiment les câlins. D'autres, la conversation. Shannon, elle, faisait de la pâtisserie.

— Salut, Shannon, dit-il en lui adressant ce sourire mi-paresseux mi-arrogant qui lui avait valu bien des conquêtes dès le lycée.

Ça aurait marché si elle l'avait vu. Mais elle s'empara de sa bière

en évitant de croiser son regard, et glissa un dessous de verre sur le bar avant de la reposer dessous.

— Pas ce soir, Frankie.

Merde. Elle l'avait repoussé bien vite.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

Elle leva soudain les yeux vers lui, juste le temps de lui adresser un regard qui voulait dire : « Qu'est-ce que tu peux être con ».

— C'est plutôt ce que tu n'as *pas* fait.

L'expression de Frankie devint aussi vide que son cerveau. Elle secoua la tête, et un sourire chagrin étira ses lèvres.

— Me téléphoner, Frankie, ajouta-t-elle. Tu ne m'as jamais appelée.

*Merde.* Il s'agita sur son tabouret.

— Je suis désolé, j'ai eu beaucoup de boulot, mais je suis en vacances. On pourrait peut-être...

— Chéri, ça fait six mois.

Elle brandit la main gauche et agita les doigts : l'enseigne publicitaire au néon pour de la Budweiser suspendue au-dessus du comptoir fit briller le diamant.

— Je ne suis plus sur le marché.

— Merde.

Ce genre de choses se produisait de plus en plus fréquemment ces derniers temps. Pourquoi est-ce que tout le monde se mariait tout à coup ?

— On dirait que j'arrive trop tard.

— Oh ! chéri, tu n'as jamais concouru.

Shannon s'accouda au bar et baissa la voix comme si elle s'apprêtait à lui révéler un grand secret.

— Frankie, tu es l'un des meilleurs coups de Waterbury, on est toutes d'accord là-dessus.

Son ego eut le temps d'enfler de deux tailles avant que la deuxième partie de sa déclaration atteigne son cerveau.

— Vous parlez de moi ? Toutes les filles ? Ensemble ?

*Elles comparent ? Les nanas font ça ? Putain.*

Les autres mecs étaient-ils au courant ? C'était dangereux.

— On vit à Waterbury. C'est une petite ville, ça facilite les commérages, répondit Shannon. Je t'explique. Tu es respectueux. Tu ne fais aucune promesse que tu ne peux tenir. Tu es drôle. Tu es un bon gars, sincèrement, mais pas le genre qu'on épouse.

Elle lui lança un regard à mi-chemin entre la sympathie et la pitié.

— Et quand on arrive à un certain âge, les plans cul perdent de leur attrait et on veut plus, on veut quelque chose qui dure toujours. Tu comprends ce que je veux dire ?

L'amour. C'était de ça qu'elle parlait. Ce truc qui n'arrive-qu'une-fois et estime-toi-heureux-de-le-trouver que vivaient ses parents, Felicia et Hudson, Gina et Ford, Tyler et Everly. Mais à lui, ça avait autant de chance d'arriver que de trouver une licorne, parce qu'il savait que Shannon avait raison. Il l'avait toujours su. Il n'était pas livreur chez heureux-à-jamais.com, ce qui voulait dire qu'il avait plus de chance de tomber sur...

— Une putain de licorne, marmonna-t-il.

Shannon haussa les sourcils, perplexe.

— Quoi ?

— Rien, répondit-il en soupirant.

Comment expliquer ce concept à une femme qui vient de vous annoncer que vous n'y aurez jamais droit ?

Shannon secoua la tête et s'éloigna pour prendre la commande d'un jeune type tout droit sorti de l'école de police. Agacé d'avoir été piqué au vif, Frankie pivota pour scruter la foule qui encombrait le bar. De gauche à droite, il vit d'abord un flic et une nana qui aimait l'uniforme, puis plusieurs flics et une nana ultra canon qui aimait l'uniforme, un groupe de pauvres flics que personne ne draguait, un débile en costume qui n'était manifestement pas à sa place du tout avec Lucy Kavanagh, qui semblait sur le point de le frapper.

Voilà qui pouvait être intéressant.

Frankie se leva et se dirigea vers Lucy, la meilleure amie ronde et pétillante de la copine de Ford, pour lui venir en aide.



Si une personne de plus disait à Lucy qu'elle serait très jolie si elle perdait du poids, elle l'immolerait par le feu.

Tout ce qu'elle voulait, c'était manger tranquillement son cheese-burger au piment accompagné de frites épicées et d'un Schweppes – oui, exactement, un Schweppes plein de calories, va te faire foutre M. Je-Juge-Tout-Le-Monde – pour se remettre d'une semaine infernale. Elle avait prévu de la raconter par le menu à sa meilleure amie, Gina. Le fiancé de cette dernière était policier, d'où le rendez-vous dans un bar de flics, mais Gina avait dû annuler à la dernière minute à cause d'une mariée qui avait pété les plombs.

En tant que spécialiste de la gestion de crise de Harbor City, sortir Zack Blackburn, joueur de hockey de l'équipe des Ice Knights et homme le plus haï de la ville, d'un autre *bad buzz*, allait la faire blanchir avant trente ans. Tout ce qu'elle voulait ce soir, c'était profiter de son dîner et ne plus se soucier de rien.

Au lieu de ça, le troll dans son costume merdique s'était invité à sa table pour lui dire que, si elle avait commandé une salade, elle aurait pu quitter le bar au bras d'un mec et pas avec quelques kilos supplémentaires.

— En quoi ce que je mange vous regarde ?

Elle ponctua sa question en trempant rageusement une frite dans sa sauce épicée avant de la gober.

— Pas la peine de monter sur vos grands chevaux, j'essaie juste de vous aider, rétorqua l'autre – qui n'avait même pas pris la peine de se présenter – ou, attends – de la saluer avant de se lancer dans un monologue déplacé sur ses habitudes alimentaires à elle. Allons, aucune femme n'entre seule dans un bar à moins de chercher de la compagnie masculine. Il s'agit de s'asseoir et d'être décorative.

Quelle connerie sexiste. Qui oserait dire ce genre de choses à un mec ? Réponse : personne.

— Vraiment ?

Elle éloigna son couteau de l'assiette afin de ne pas être tentée de le poignarder.

— Ça ne vous vient pas à l'idée que je suis peut-être juste là pour manger un burger ?

L'autre poursuivit comme si elle n'avait rien dit.

— Je suis sérieux. Vous avez un très joli visage. Si vous mangiez davantage de légumes et moins de glucides, de protéines et de sucres, vous seriez un bon 8/10 au lieu d'un 5.

Elle lança un regard noir à ce mec qui déblatèrait sur des trucs qui ne le concernaient *en rien*. Il se dégarnissait et portait un costume mal taillé qui soulignait son ventre rond de buveur de bière – et il voulait lui donner des leçons sur son physique ? Le pire, c'était qu'elle n'était même pas étonnée.

Le menton de Lucy se mit à trembler, et elle serra les dents. Ce connard ne la ferait *pas* pleurer. Ce que les gens pensaient d'elle ne la blessait pas, tant qu'elle réussissait à ne pas le montrer.

*C'est ça, continue à te mentir, Muffin.*

Lucy était en bonne santé. Elle était très ronde mais en bonne santé. Et, plus important, elle était enfin en paix avec son corps. Mais dans ces moments-là, quand elle tombait sur ce genre de connard, son assurance durement acquise s'effiloçait. Pourquoi était-il socialement inacceptable d'humilier les gens *sauf au sujet de leur poids* ? Malheureusement, la chasse était toujours ouverte pour ceux qui n'étaient pas considérés comme minces.

Elle avait l'habitude d'être ignorée quand elle entrait dans un grand magasin. D'être dépassée par une personne plus mince quand elle faisait la queue quelque part. Que ses opinions ne soient pas prises en réunion parce qu'elles émanaient d'une grosse. Mais que quelqu'un lui attribue une note à son physique en public ? C'était nouveau. Et affreux.

Elle se demanda brièvement ce que serait son « score » dans une combinaison orange.

— Et, continua-t-il, sans se douter une seconde qu'il était près de mourir, je vous attribue un 5 uniquement parce que vous avez une jolie tête et des nichons du tonnerre.

C'était la goutte d'eau. Elle allait devoir assassiner un homme au

beau milieu d'un bar de flics un vendredi soir. Elle espérait qu'ils avaient du gâteau au chocolat en prison mais, même si ce n'était pas le cas, le jeu en valait probablement la chandelle.

— Te voilà, ma chérie, intervint alors une voix grave qu'elle reconnut immédiatement tandis que l'ombre d'une large silhouette était projetée sur la table.

Elle leva les yeux – très haut – sur le visage canon de Frankie Hartigan, qui était bâti comme un séquoia et qui, si on en croyait la rumeur, en avait un entre les jambes.

— Excuse mon retard, poursuivit-il avant de lancer un coup d'œil en direction du connard qui voulait la pousser à manger des légumes. Est-ce que ce mec est en train de t'emmerder ?

## 2

La tentation de répondre : « Oui, Frankie, écrase-le sous mes yeux comme un insecte, s'il te plaît » était très très forte – aussi forte qu'un mec capable de tracter un semi-remorque avec les dents. Mais elle se contenta de rentrer dans le jeu du frère du fiancé de sa meilleure amie – ouh là là, c'était le nouveau nom de son groupe de ska imaginaire entièrement composé de femmes – et lui adressa un sourire tendre.

— Figure-toi qu'il était ennuyé par mon dîner, *chéri*.

— Vraiment ?

Frankie baissa les yeux sur son assiette, sur le connard, puis les plongea dans ceux de Lucy. Impossible de rater l'éclat malicieux qui se mit à briller, avant qu'il ne reporte son attention sur le type.

— Quel est le problème avec le repas de ma copine ?

M. Je-Me-Mêle-De-Ce-Qui-Ne-Me-Regarde-Pas blêmit littéralement. La couleur déserta son visage si vite qu'il ressemblait à l'une de ces photos « avant-après » qu'on trouve sur les blogs de relooking. Lucy ne sut comment elle fit pour se retenir d'exploser de rire.

— R-r-rien, bafouilla-t-il.

Non. Il ne s'en tirerait pas aussi facilement.

Elle leva les yeux vers Frankie, toujours debout à ses côtés, sa grande main posée sur le dossier de sa chaise, et ajouta d'une voix innocente que n'importe qui d'un peu malin aurait crainte :

— D'après lui, j'aurais dû commander une salade pour avoir une chance de passer de 5 à 8 sur 10. Je suis un 5 parce que j'ai des seins du tonnerre.

Dire que l'expression de pure vengeance qui traversa le regard de Frankie était terrifiante serait en deçà de la réalité. Même les

taches de rousseur qui parsemaient son nez devinrent effrayantes. M. Connarsky émit un petit couinement qui rappela à Lucy le son d'un ballon en train de se dégonfler. Frankie fit un pas en avant, exsudant la menace. L'autre type ne prit pas la peine de dire quoi que ce soit ; il s'éloigna en se frayant rapidement un chemin dans la foule et quitta le bar bondé. Lucy se plut à imaginer qu'il en avait pissé dans son pantalon.

— Merci, Frankie, dit-elle à l'homme qui considérait toujours la silhouette de M. J'ai-Pissé-Dans-Mon-Froc. Je t'en dois une.

Son chevalier roux en jean moulant et en T-shirt fit un petit bruit qui était peut-être une réponse affirmative. Ça ressemblait à « de rien ». Bref. Elle était habituée à ce genre de réaction de la part des hommes. Elle n'était intéressante que jusqu'à l'arrivée d'une femme plus sexy, plus mince ou plus jolie. C'était le fameux manteau d'invisibilité des femmes grosses.

Résolue à ne pas se laisser déstabiliser, elle reporta son attention sur son cheeseburger, ses frites épicées et son soda. Elle pouvait enfin dîner tranquillement.

Hélas, l'Univers avait d'autres plans pour elle. Frankie posa brutalement une chope de bière remplie aux trois quarts en face d'elle, tira une chaise et s'assit. Avant qu'elle ait pu lui demander ce qu'il fabriquait, il héla la serveuse et commanda la même chose qu'elle avec un supplément de frites et une autre bière. Une fois la jeune femme disparue, il se tourna vers Lucy et lui adressa ce qu'elle ne pouvait décrire autrement que comme son sourire vibro. Elle l'avait baptisé comme ça mentalement – heureusement qu'elle ne l'avait pas dit à haute voix – parce qu'elle avait un besoin urgent de son vibro et peut-être de nouvelles piles.

— Tu ne vas pas m'obliger à dîner seul alors qu'on a un rencard, pas vrai ? demanda-t-il en lui volant une frite.

Elle détestait les clichés, mais il était super canon et les gens beaux n'étaient pas réputés pour être intelligents. Et comme, en plus, ses muscles avaient des muscles, elle jugea préférable d'articuler un peu plus lentement que d'habitude.

— On ne sort pas ensemble.

Il inclina la tête sur le côté, battit des cils sur ses yeux bleus et lui fit un clin d'œil. Il la taquinait.

— Mais c'est ce que j'ai affirmé à l'autre enculé.

Ses interactions avec l'aîné des Hartigan s'étaient jusqu'alors limitées aux larges fêtes impliquant Gina et Ford, l'un des frères de Frankie. Ils ne s'étaient jamais vraiment parlé. Il était sexy et donc généralement entouré par un essaim de célibataires. Et elle était sûre qu'il était attendu quelque part.

— J'apprécie ce que tu as fait. Je chérirai ce souvenir la prochaine fois qu'un ou une abruti se croira en devoir de me donner des conseils non sollicités sur mon corps, mais tu n'as pas besoin de dîner avec moi. Je suis une grande fille. Ça se voit, d'ailleurs.

Faire des blagues sur son tour de taille avant qu'un autre ne s'en charge était une habitude qu'elle avait prise à l'école primaire, lorsque Jimmy Evans lui avait demandé si elle s'agiterait comme le bonhomme Michelin s'il lui touchait le ventre. C'était elle qui lui avait donné un coup de poing dans le ventre. Tout s'était déroulé aussi bien qu'on pouvait s'y attendre.

— Non, sincèrement, est-ce que je peux dîner avec toi ? demandait-il en se penchant vers elle comme s'il était sur le point de lui révéler un noir et lourd secret. Cet endroit me fait flipper.

— Qu'est-ce que tu fais là alors ?

— C'est une longue histoire qui durera le temps qu'il nous faut pour venir à bout de nos burgers.

Comment refuser ?

Frankie marqua une pause théâtrale à la fin de son histoire sur la bagarre flics contre pompiers qui avait clôturé le dernier match de hockey – bagarre que ses paroles avaient déclenchée et son crochet du droit, achevée.

— Et c'est comme ça que j'ai été banni de chez Marino. Je n'ai le droit d'y mettre les pieds que si mon frère m'accompagne.

Lucy haussa un sourcil et secoua la tête.

— C'est à cause de clients comme toi que je mange épicé ce soir.

— Tu veux dire à cause de clients charmants et particulièrement séduisants ?

De l'ego ? Lui ? Et comment !

Elle éclata de rire. C'était un rire sonore qui emplit tout l'espace autour d'eux.

— Quelques-uns. Les autres sont seulement ultra puissants et riches.

Il était dévoré par la curiosité, mais il avait envie de prolonger le jeu pour provoquer de nouveau son rire.

— Ne me dis rien, je vais deviner ce que tu fais dans la vie.

Elle trempa une frite dans la sauce qui enflammait son palais et la pointa dans sa direction.

— Tu as droit à trois essais.

Elle ne cédait rien. Il aimait ça.

Il la dévisagea lentement tandis qu'elle mangeait ses frites. Sa banale veste noire était posée sur le dossier de sa chaise. Elle portait un simple chemisier blanc dont seul le premier bouton était défait – rien de tape à l'œil – mais le connard avait raison, elle avait des seins magnifiques qu'il était difficile de ne pas voir même à travers son vêtement. Son maquillage était subtil, à l'exception du rouge à lèvres rouge vif, comme si elle n'avait pas pu s'empêcher de souligner cette bouche qu'elle agitait sans cesse. Elle ne parlait pas trop mais avait toujours, lors des rares fois où il l'avait rencontrée, de \$1a répartie. Ses cheveux auburn étaient ramassés en une queue-de-cheval basse qui lui donnait envie de passer les doigts dedans.

En pensant à la façon dont elle avait géré le débile en début de soirée, il l'imagina en train de jouer les super héroïnes.

— Meurtrière secrète ?

— D'une certaine manière, répondit-elle, mystérieuse. Je suis payée pour tuer des choses.

— Femme de main ?

— Oui. Certains jours. Je m'assure que les gens obéissent.

Elle souligna sa réponse en faisant glisser un doigt laqué de rouge sur la table.

— Cheffe de bande ?

— Uniquement les jours qui se terminent par *-di*.

Elle s'interrompit un instant.

— Je suis attachée de presse spécialisée dans la gestion de crise.

Ça lui paraissait évident. Il valait mieux ne pas chercher Lucy Kavanagh. Elle savait se défendre.

— On fait la même chose, alors, déclara-t-il en levant son verre, un grand sourire aux lèvres. On éteint les incendies.

Elle cogna son verre de soda contre sa chope.

— C'est ça.

Ils terminèrent leurs burgers en discutant de la bouffe de Marino – la meilleure dans son genre –, du temps – bon débarras l'hiver – et des gens qui mettaient des fruits dans la bière – des aberrations de la nature.

— Quel genre de feu tu es en train d'éteindre ? demanda-t-il soudain, curieux de récolter quelques ragots.

Elle se mit à jouer avec sa paille ; les glaçons cliquetèrent dans son verre.

— Je suis officiellement en pause.

— Ton patron t'a obligée à prendre des vacances, toi aussi ?

Elle gloussa.

— Comme je suis free-lance et très demandée, je décide des congés que je prends.

— Qu'y a-t-il dans ton agenda, alors ?

Si c'était quelque chose même de vaguement intéressant, il trouverait un moyen de s'incruster. S'il se retrouvait livré à lui-même pendant trois semaines, il péterait un plomb.

— Pas ce que j'avais prévu.

Sa façon de répondre déclencha toutes les alarmes à potins de Frankie. Les gens pensaient peut-être que c'était un truc de nanas, mais ils ignoraient ce qui se passait dans une caserne quand il n'y avait rien d'autre pour s'occuper que les entraînements et les



commérages. Il tendit la main vers l'assiette de Lucy et lui vola trois piments tombés de son burger.

— Si tu me racontes, je mange un piment d'un seul coup.

Elle haussa les épaules.

— C'est pas un exploit.

Ça dépendait pour qui. Tout ce qui était plus épicé que la salsa douce enflammait ses papilles.

— Je suis sensible.

— Mais bien sûr ! Tout le monde à Waterbury ne parle que de la fragilité de Frankie Hartigan.

Il se redressa un peu sur son siège. Il voulait seulement plaisanter – il détestait vraiment la nourriture épicée –, mais maintenant ? Il n'eut que le temps de penser *oh merde* avant que son ego masculin ne prenne le dessus, et il engloutit les piments démoniaques. Lorsqu'il commença à mâcher, Lucy écarquilla les yeux et un sourire étira ses lèvres pulpeuses, ce qui valait le coup. Puis le goût atroce se répandit sur sa langue et il dut se retenir de ne pas tout cracher. Il s'empara du verre d'eau que la serveuse avait apporté en même temps que sa bière et l'avalait d'un trait. Très viril.

Lorsqu'il reposa son verre, Lucy n'essayait même plus de dissimuler son sourire. Elle était juste amusée, elle ne cherchait pas du tout à le draguer. Ce n'était pas la réaction habituelle qu'il suscitait chez les femmes, même quand il se comportait comme un con.

— Aie pitié de moi. J'ai failli mourir. Raconte-moi la vérité.

Elle inclina la tête et lui adressa un regard songeur.

— J'ai failli me rendre à la réunion des anciens élèves de mon lycée, mais j'ai retrouvé la raison à temps.

— De quoi tu parles ? Je suis allé aux miennes. C'était génial, affirma-t-il en essayant de comprendre son point de vue. Et tu peux brandir ton super job et tes clients célèbres à la figure de tout le monde.

Elle renifla et le regarda comme s'il était débile.

— Je suis sûre que c'était sympa *pour toi*.

— Et pas pour toi ?

— Passer du temps avec tous les abrutis qui m'ont insultée à

cause de mon poids durant tout le lycée alors que je pourrais me faire faire une manucure ? Non, merci.

Elle cessa de tripoter sa paille et posa les yeux sur lui comme si elle le mettait au défi de la contredire. Il en était incapable. Lucy Kavanagh était grosse. Personne n'atteignait l'âge adulte sans être moqué pour quelque chose – on avait rempli son casier de cookies au gingembre quand il était en cinquième –, cependant, c'était bien pire pour ceux qui étaient hors normes. Mais ça, c'était quand ils avaient encore leurs cerveaux reptiliens adolescents. Il devait y avoir une autre raison, et son intuition la lui soufflait.

— N'importe quoi.

— Pardon ? s'indigna-t-elle en haussant un sourcil.

La petite tache de couleur à la base de son cou lui confirma qu'il avait raison.

— Tu as peur.

— Non.

Elle joua encore avec sa paille, comme si l'autre option était de s'asseoir sur ses mains.

— O. K. Tout le monde est en couple, et je n'ai aucune envie de passer une semaine à être la cinquième roue du carrosse ou à faire tapisserie pendant les activités – il y a même un faux bal de promo à la fin du séjour. Ce serait gênant, mais je n'ai pas peur.

— Vraiment ?

Il marqua un silence et baissa délibérément les yeux sur ses doigts avant de la regarder de nouveau dans les yeux.

— Prouve-le en y allant.

Elle lâcha la paille et posa les mains sur ses genoux.

— Contrairement à d'autres, répliqua-t-elle en lui adressant un regard qui prouvait clairement qu'elle parlait de lui, je ne suis pas du genre à relever un défi idiot.

— D'accord. Et si tu relevais un défi amusant ?

Elle sourit.

— Tu es terrible, tu le sais, ça ?

— Tu n'es pas la première à me le dire.

Il lui fit un clin d'œil et trinqua en cognant sa chope contre son verre.

— Je veux bien le croire, affirma-t-elle avant de gober un piment comme si ce n'était rien du tout.

Frankie avait grandi dans une maison qui contenait suffisamment d'œstrogènes pour savoir que les femmes n'étaient pas des créatures mystérieuses et délicates. Elles ressemblaient aux hommes, avec plus de courbes, et elles se montraient en général plus méchantes quand on les provoquait. Cette observation n'avait en rien été modifiée par ses interactions avec les femmes de Waterbury. À cause des nanas avec qui il était sorti, il avait même ajouté trois lignes à son manuel de connaissance des femmes : *Ne fais pas n'importe quoi avec elles. Ne leur mens pas. Ne jouis pas avant elles.*

Il savait quand s'arrêter, aussi fit-il glisser la conversation sur des histoires drôles concernant le dernier arrivé à la caserne. Elle le fit hurler de rire avec certains de ses clients (dont elle ne divulgua pas les noms, bien sûr) qui agissaient encore plus bêtement que le bleu. Il n'aurait jamais imaginé qu'on puisse dresser un singe pour attaquer les paparazzi ; il apprit quelque chose ce soir-là.

Lorsque la serveuse leur apporta l'addition avec son numéro de portable griffonné au dos, il était détendu. Il avait passé une excellente soirée, parce qu'il n'avait pas cherché à impressionner Lucy pour l'attirer dans son lit. Il ne se souvenait plus à quand remontait la dernière fois qu'il avait passé un dîner aussi sympa avec quelqu'un. Ses relations avec les femmes n'étaient pas vraiment cool. Plutôt nues et orgasmiques. Et il n'avait jamais le temps de discuter avec elles.

*Merde.* Et si Shannon avait raison ? Était-il juste un mec avec qui on avait envie de s'amuser ? N'était-il pas capable de donner plus que des orgasmes ? Il avala une gorgée de bière qui lui parut soudain amère.

Lucy était en train de fouiller dans son immense sac rouge – elle avait manifestement une passion pour cette couleur – à la recherche du montant exact pour payer l'addition : elle sortait vingt-cinq cents, fourrageait de nouveau dans son sac, en extirpait dix cents et recommençait. C'était hilarant.

— Tu sais, ils peuvent te rendre la monnaie.

Elle s'interrompit juste assez longtemps pour brandir son majeur.

Il explosa de rire et déposa quelques billets sur sa note. Il ne se rappelait pas quand une femme qui ne portait pas le même nom que lui s'était montrée aussi peu impressionnée. Depuis la puberté, les filles lui tombaient dans les bras. Ce n'était pas de la vantardise, mais la vérité pure et simple. Il avait réagi comme n'importe quel homme et avait accepté cette situation comme un dû. Il n'y avait jamais vraiment réfléchi – jusqu'à ce que les remarques de Shannon lui fassent l'effet d'un coup de massue sur le crâne qu'il avait pourtant épais.

Il avait trente-trois ans, était célibataire et vivait avec son frère jumeau. Tous ses amis étaient mariés, certains plusieurs fois, et lui, courait toujours les bars à la recherche de plans cul comme s'il avait vingt-cinq ans et pas de cerveau. Qu'est-ce qu'il attendait ? Qu'est-ce qu'il était en train de manquer ? Était-il uniquement destiné à être l'amant de toutes les femmes de Waterbury ? Il n'avait aucune réponse, mais la dernière question laissait un sale goût dans sa bouche.

Il était plus que temps qu'il mette de l'ordre dans tout ça. Il devait changer de priorités. Il allait cesser de draguer pendant quelques semaines et essayer de comprendre ce qui lui donnait le sentiment désagréable que les choses n'allaient plus, qu'il ratait quelque chose d'important. Voilà. Une mise en veille temporaire de son petit cerveau pour faire fonctionner le gros. C'était pour ça que les joueurs ne baisaient pas la veille d'un match important. Les femmes les perturbaient. Il allait faire une petite cure de désintox pendant quelques semaines et se contenter de sa main droite.

Mais il n'aimait pas passer du temps seul. Peut-être parce qu'il avait un jumeau ou parce qu'il était très sociable... l'idée de ne pas avoir de compagnie pendant trois semaines lui donnait des sueurs froides.

La serveuse choisit ce moment pour s'arrêter devant leur table, et il faillit lui arracher l'addition pour récupérer son numéro de téléphone.

*Ressaisis-toi, Hartigan.*

Il s'interrompit à temps, mais il s'en était fallu de peu.

— Merci, dit Lucy en tendant la somme exacte et le pourboire.

La foudre le frappa pour la deuxième fois en cinq minutes : il pouvait accompagner Lucy à ses retrouvailles de lycée. C'était un plan parfait parce que, pour géniale qu'elle soit, elle n'était absolument pas son type. Elle ne le draguait pas. Elle était franche, culottée et pas le genre à céder le contrôle ne serait-ce qu'une seconde. Mais elle était hyper drôle, et c'était exactement ce dont il avait besoin pour s'occuper et se tenir éloigné des emmerdes. Le fait qu'il ne lui plaise pas était même un bonus.

Lucy se leva, posa son sac à main sur sa chaise et commença à enfiler sa veste. L'adrénaline le jeta à bas de son siège.

— Tu ne peux pas rater ces retrouvailles, dit-il, d'un ton plus fort que voulu. Tu te dois d'aller leur montrer que leurs insultes ne t'ont pas empêchée de réussir. Tu as un job fabuleux, et j'ai la solution idéale pour leur rendre la monnaie de leur pièce.

— Ah bon ? répliqua-t-elle sans cesser de mettre sa veste. Comment ça ?

— Je serai ton cavalier.

Il se redressa de tout son mètre quatre-vingt-dix-huit.

— Personne n'emmerde les gens qui m'accompagnent.

Lucy éclata de rire – suffisamment fort pour faire tourner les têtes – et abattit la main sur la table.

Merde. Son ego était aussi gros que lui, mais il avait assez encaissé pour la soirée.

— Très drôle, commenta-t-elle en essayant une larme de rire et en reprenant son souffle. Mais il est hors de question que j'aille en bagnole jusque dans le Missouri avec toi pour la réunion de retrouvailles de mon lycée.

Ça faisait un sacré voyage.

— Pourquoi tu ne prends pas l'avion ?

Cette question effaça instantanément le sourire de Lucy.

— Sais-tu comment les gens comme moi sont traités dans les avions ?

Elle le considéra de haut en bas.

— Toi entre tous devrais comprendre que ces petits sièges sont très inconfortables, à moins d'être un Schtroumpf.

Elle n'avait pas tort. Chaque fois qu'il prenait l'avion, il devait se contorsionner et le connard devant lui essayait toujours d'abaïsser son siège jusqu'à ce qu'il remarque le géant furieux qui se tenait derrière. Ne pas prendre l'avion était somme toute logique.

— Eh bien, on prendra la voiture.

Il haussa les épaules.

— Il faut combien de temps ?

— Un jour et demi.

Elle s'empara de son sac et glissa la bandoulière sur son épaule. Ça pouvait marcher.

— Heureusement que je suis en vacances forcées.

— Tu es suspendu ?

— Non.

Il aurait préféré. Ça lui aurait donné une bonne raison de ne pas bosser au lieu de se retrouver confronté à une règle à la con.

— Je n'ai pas pris tous mes congés et les RH ont flippé. Ne m'oublie pas à me faire chier chez moi. Je ne déconne pas. Les vacances ne me réussissent pas. La dernière fois, j'ai construit une terrasse.

— C'est plutôt pas mal.

Elle le considérait de nouveau comme s'il était idiot. Il ne l'était pas, mais il ne fallait pas le laisser seul avec un marteau et des clous.

— J'ai dû payer une somme exorbitante pour que quelqu'un vienne démolir ce que j'avais fait et construire une terrasse qui ne défie pas les lois de la physique.

Il s'abandonna au sentiment d'urgence qui s'était emparé de lui.

— Allez, aie pitié de moi. Laisse-moi t'accompagner.

Lucy lui adressa un regard qui le transperça au plus profond de lui. Il n'était pas du genre à se tortiller, mais il ne put s'en empêcher. Si elle regardait ses clients de cette façon, ils devaient certainement la fermer et changer immédiatement d'attitude.

— Pourquoi tu veux faire ça ? demanda-t-elle, soupçonneuse.

Parce qu'il fuyait les fantômes des femmes de son passé. Il avait

besoin de s'éclaircir les idées, et l'abstinence était plus facile quand on n'était pas tenté. Lucy était une nana géniale, mais elle ne l'excitait pas du tout. Elle était, sans l'ombre d'un doute, une casse-couilles absolue, et il avait envie de garder intacts ses bijoux de famille.

— Tu m'as sauvé d'une soirée ennuyeuse chez Marino et j'ai envie de te remercier.

Elle plissa ses grands yeux marron et pinça sa bouche pulpeuse. Il retint son souffle sans vraiment comprendre pourquoi et ne recommença à respirer que lorsque Lucy lui adressa un sourire incrédule.

— D'accord, gloussa-t-elle en secouant la tête. Frankie Hartigan, veux-tu m'accompagner à la réunion des anciens élèves de mon lycée ?